BOURRASQUE

C'était un matin d'été, à Paris, le ciel était limpide, les oiseaux chantaient chacun dans leur langage, aux cafés on arrangeait les terrasses en toute quiétude et une brise légère effleurait les arbres presque immobiles.

À l'horizon, au-dessus des grands immeubles éloignés, on voyait quelques nuages blancs changeant de forme rapidement, devenant de plus en plus gris, de plus en plus foncés. Soudain, avec une vitesse inattendue, ces nuages s'approchèrent et le ciel du bleu vira au gris, puis au presque noir. Les oiseaux cessèrent de chanter.

Encore quelques infimes instants de silence avant que le vent ne s'engouffre dans les branches en les faisant danser avec furie, comme une turbulente sarabande. Dans le jour devenu sans lumière, les arbres furent métamorphosés en fantômes.

Je regardais avec curiosité de mon balcon ce qui se passait dans la rue lorsque l'orage arrivait. C'était comme un tableau en mouvement. En terrasse du café à l'angle de la rue, les nappes s'envolaient sous le vent. Elles furent vite retirées. Un couple âgé avançait avec difficulté en se donnant la main, penchés en avant, en regardant la terre, s'accrochant

à ce qui était encore stable, puis ils se réfugièrent sous une porte cochère. Un chien, sentant ce changement, aboyait curieusement. Une bande de jeunes essayait de s'opposer aux rafales violentes en leur faisant face sans pour autant bien réussir, puis ils coururent dans le sens du vent avec des rires stridents. Une jeune fille courait à très grands pas, sa jupe virevoltait dans le vent en découvrant ses longues jambes bronzées.

Sur le trottoir d'en face, le vent décoiffa les azalées du fleuriste. En secouant leurs crinières, le trottoir s'habilla d'un tapis de pétales roses. Et soudain, l'orage éclata. Tonnerres tonitruants, éclairs qui balafèrent le ciel et des gouttes énormes de pluie qui s'écrasèrent sur le trottoir en faisant glisser les roses pétales dans le caniveau. Comme de petites embarcations, elles évoluèrent rapidement dans le courant. Je les suivis du regard, loin, très loin jusqu'à la mer... à cette mer qu'on ne voit pas, mais dont on sait qu'elle nous attend.

IL A FALLU

Que les Carpates soient témoins de l'histoire de mon pays
Que les neiges tumultueuses de mon enfance protègent
le peuple de la forêt :

L'ours brun, le cerf couronné
Le hérisson frileux, le lapin effrayé,
Le renard sournois, le hibou savant
Et tous les oiseaux

Que les flocons de neige nous dévoilent les secrets qu'ils
ont captés dans les rues

Que certaines poésies me fassent pleurer d'émotion
Que le grand Mihai Eminescu m'ouvre les chemins du rêve
Que Jean de La Fontaine m'amuse et me pose toutes les
questions de la vie

Que je te rencontre un jour de printemps,
Que les hirondelles soient de retour à leurs nids
Que les clairières soient couvertes de fleurs de toutes les
couleurs,

Que tu sois généreux, ouvert et un peu devin
Que le courage et la poésie soient tes attributs,
Que les frontières fermées ouvrent une brèche pour nous,
Que Ionesco et Cioran soient déjà connus à Paris

Que l'incertitude d'une réussite s'éloigne de plus en plus
de nous

Que la nostalgie de nos racines soit un peu tempérée

Que nos paroles se lient d'amitié avec celles d'autres langues,

Que les dieux de toutes origines se fassent la paix

Que le soleil et les étoiles nous assistent dans tout ce qui
constitue notre vie

Il a fallu tout cela pour que, sur cette terre, nous puissions
tresser les fils de nos vies ensemble.

CERFS-VOLANTS

Fatiguée, avant de m'endormir, je pense à Dieppe. Dieppe, ville côtière, ville à la mer. On appelle cette prolongation de l'océan Atlantique « La Manche ». Je trouve ce nom réducteur, il abolit l'envergure de l'envol avec les ailes déployées. À Dieppe nous sommes allés souvent pour déguster des fruits de mer, les samedis pour le marché si pittoresque, regarder passer les bateaux, nous promener en bord de mer. Je m'asseyais sur la plage en pente, pour admirer la diversité minérale des « galets » qui la constituent. Leurs couleurs, leurs formes, les structures si variées, une pure beauté artistique...

J'imagine un défilé de « la mode des bains de mer » par la duchesse de Berry il y a deux siècles... et Morphée est là... je bascule dans le rêve... Jour d'automne, septembre, quand les ombres sont plus allongées, et le soleil montre ce qui lui reste de chaleur. Je me trouve à Dieppe. Les bâtiments en front de mer empêchent la vue du large et, en sortant d'un passage sombre d'entre deux constructions, j'arrive sur l'esplanade où j'assiste à un spectacle surprenant, éblouissant. Dans le ciel, des dizaines de cerfs-volants de toutes les couleurs se croisent, tournoient, virevoltent,

tombent à terre. Manipulés avec adresse par une foule sautillante où se mêlent, il me semble, des amis. Cette danse sous le vent est d'une poésie indicible, du fantastique... Je me réveille et je réalise que l'année d'avant, nous avons réellement assisté au festival international de cerfs-volants à Dieppe... Je me sens un peu égarée entre rêve, souvenir et réalité.

Je laisse tomber le rêve, le souvenir, et je me lève. À la cuisine, j'active la cafetière, puis j'avance dans le couloir sans allumer, les yeux fermés, en tâtonnant pour découvrir la sensation que doit avoir un aveugle en avançant dans sa nuit profonde, conduit par sa seule lumière intérieure. Dans le séjour, je m'approche de la porte vitrée pour regarder la rue endormie. Dehors, le lampadaire n'est pas encore éteint, il crée un halo chimérique. La rue est déserte. À l'angle d'en face, le café *Harmony*, qui n'est pas encore ouvert, me donne l'impression d'abandon.

... Cet angle de rue me rappelle la visite chez nous à Paris de *Yasuyuki Watanabe*, jeune écrivain japonais qui, il y a quelques années, est venu demander humblement la permission d'entrer, pour prendre une photo de la rue, vue de notre fenêtre. Il évoquait un de ses maîtres de littérature, *Tôson Shimazaki*, considéré comme le Victor Hugo du Japon, qui a habité au début du vingtième siècle dans cet appartement. Il a, semble-t-il, minutieusement décrit dans ses œuvres la vue qu'il avait de cette fenêtre, jour après jour. Taciturne, *Yasuyuki* est resté un long moment à regarder par la fenêtre, il a pris sa photo de la rue puis, ému et sans dire un mot, il s'est retiré à reculons avec de petits pas,

le buste et la tête inclinés, en se penchant rapidement plusieurs fois en signe de remerciement...

Suivirent des échanges épistolaires avec lui durant plusieurs années, surtout avec des cartes illustrées. C'était une surprise à chaque réception, tant la facture graphique japonaise diffère de la nôtre. Puis, quelques cartes du célèbre peintre japonais Ukijo E Hokusai, images du mont Fuji, en été, en hiver, entouré de nuages et aussi vu à travers la grande vague de Kanagawa, image si bien connue. Quelque temps après, *Yasuyuki* est tombé malade.

La dernière enveloppe reçue contenait un magnifique cerf-volant en miniature d'une grande délicatesse : en tiges de bambou et en soie peinte avec des fleurs de cerisier. Le cerf-volant, cette exquise métaphore de la liberté, une étrange illusion. Derrière le cerf-volant, une carte écrite avec difficulté, en lettres tremblantes, m'annonce avec lucidité sa propre fin proche. Puis *Yasuyuki* s'en est allé avec les Anges et le silence fut.

... Je prends vite mon café et je laisse tomber toutes ces pensées éparses. Je me glisse dans la rue pour prendre contact avec la réalité. Il commence à neiger...

DE MON BALCON

La nuit fut courte et agitée, et ma journée chargée et inconfortable. Je sors sur le balcon pour effacer les préoccupations obsédantes. C'est une belle après-midi d'automne. Je me souviens d'avoir lu l'histoire de ce quartier. Ma rue fut taillée au XVI^e siècle à travers les jardins du domaine des Carmélites, et les bâtiments construits depuis entourent de petits espaces verts devenus des jardins très appréciés à Paris ces jours-ci. Si je jette un coup d'œil vers la gauche, mon regard aboutit sur la façade de la chapelle du Val-de-Grâce qui le matin reste dans l'ombre avec un nimbe lumineux bleuté, car le soleil se lève derrière elle. Mais quand le soleil va se coucher à l'autre extrémité de la rue, sa lumière vespérale habille d'or rosé les vieilles pierres de la chapelle. À droite, la rue s'obstine à s'écouler jusqu'au jardin du Luxembourg.

Je connais bien ma rue, sa respiration aux différents moments de la journée, et si elle n'est pas grande, elle a une vivacité hétéroclite. Je regarde le jardin d'en face, des marronniers, deux tilleuls, un acacia et un bouleau blanc règnent sur les plates-bandes où des rosiers expriment encore leur ardeur par quelques dernières roses rouges. Je

mire avec intérêt la jolie maisonnette des gardiens de ce square, construite harmonieusement en briques beiges et rouges avec deux fenêtres œil-de-bœuf, dont une correspond à une salle de bains. Le soir, régulièrement, une jeune femme tire le rideau pour se dissimuler avec discrétion.

Une odeur agréable de pain sorti du four se répand dans la rue. Des bribes de voix : « La boulangerie est encore ouverte ? ... rentre faire tes devoirs... tu vois, le taxi n'est pas encore là... » Puis des jeunes voix mêlées avec précipitation, comme si chacune craignait de ne pas avoir assez d'espace pour se faire entendre. Ce sont les élèves qui sortent des écoles situées tout prêt. La sonnette, le cliquetis d'une bicyclette calme un peu ce mélange de sons juvéniles. Le bruit d'une voiture qui s'arrête, on discerne une mélodie italienne venant de la voiture arrêtée.

Ah ! Au diable, le moteur du « souffleur de feuilles » qui fait un vacarme insupportable dans le jardin pour pousser les quelques feuilles d'arbres tombées à terre naturellement, en toute innocence. Il nous assourdit et nuit à toute la nature, aux plantes, aux arbres, aux oiseaux, à nous tous et à l'homme qui les manipule malgré son casque d'insonorisation. Les trépidations sont là. Quelle invention diabolique, consternante... Enfin il a terminé !

C'est l'heure du petit chien hystérique qui passe tous les jours à la même heure et sur une trentaine de mètres, entre la pharmacie et l'angle de la rue, il aboie, couine fort, gémit, pleure et s'agite désespérément. Sa maîtresse, une dame âgée, bien qu'elle lui parle avec douceur, est obligée de le tirer par la laisse. Quand ils arrivent à l'angle de la rue, le chien

se tait comme par miracle. Je me demande ce qui a pu lui arriver à cet être pour exprimer si régulièrement sa détresse sur seulement quelques mètres. Personne n'a encore compris cette scène surréaliste qui se répète tous les jours.

Puis c'est la voix indéchiffrable de ce vagabond qui arrive le soir à l'angle de la rue pour crier son désespoir. On ne comprend pas ce qu'il dit, ou peut-être il exerce sa voix pour seulement nous faire savoir qu'il existe.

Les cloches de la chapelle du Val-de-Grâce sonnent les vêpres, un peu plus tard, les trois tintements des cloches annoncent l'Angélus. Ces cloches rythment la trame sonore de notre quartier, de ma vie. Le vent s'engouffre dans les branches des arbres et élabore un bruit fait plutôt de consonnes, comme une menace. Les oiseaux gazouillent avant de s'endormir, puis naît le silence. Le soir tombe imperceptiblement et, soudain, la nuit enveloppe tout. Bientôt les cloches du Val-de-Grâce, par les douze coups à résonance allégorique, annonceront minuit.

C'est l'heure d'adresser une prière à Marie.

Table des matières

PAROLES GELÉES.....	9
BOURRASQUE.....	13
IL A FALLU.....	15
CERFS-VOLANTS.....	17
CHEZ SON FILS.....	21
AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS.....	25
HARMONY CAFÉ – CHRONIQUES.....	29
COLOMBINE.....	33
L'AMIE SOURIS.....	41
COMMENT MONTER UNE TABLE IKEA.....	45
DES YEUX NOIRS.....	47
DIALOGUE AVEC UN AMÉRICAIN À PARIS.....	51
ERASMUS À VENISE.....	55
FANTASME.....	59
FLASH-BACK.....	61
ÉVOCATION.....	63

L'HOMME QUI MARCHE.....	65
JOIES.....	69
L'IRIS ET LE FEU.....	73
LES PASSANTS DE VENISE.....	75
L'APPARENCE.....	81
LE MISTRAL.....	85
TOUCHER.....	89
RETRouvAILLES.....	93
FOURBERIE.....	97
LE MAINATE.....	101
LE FAISEUR DE MIRACLES.....	105
LE VASE DE MURANO.....	109
ÉCRIRE.....	113
PETIT RELAIS POSTAL.....	115
RUES DE PARIS.....	119
SOLITUDE SUR UNE MER DE NUAGES.....	123
TOBY LE VIKING.....	125
DE MON BALCON.....	131